6e ANNÉE, N° 312. — DIMANCHE, 29 JUIN 1851.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal *A Côté*.

Dans les Villes du Littoral, à l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.

A Marseille, chez Mr veuve *Camoin et Cie*.

A Londres, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

# JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

## ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Constantinople..... un an, 8 colonat.
6 mois, 4 »

Provinces et Etranger un an, 9 »
6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres de G.-S.

Le journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent de 1er et du 16.

## INTÉRIEUR.

### CONSTANTINOPLE, 29 Juin.

En continuant son travail sur la production et la constitution agricole de la Thessalie, M. Jonesco aborde aujourd'hui un sujet des plus importans. Son article est intitulé: *la Dette*. Ce sujet a occupé détout temps les hommes qui veulent le progrès de l'agriculture, et l'on peut dire que, de nos jours, le problème discuté attire partout et plus que jamais l'attention des hommes d'état et des économistes. Il est certain qu'afin que la production se fasse dans de bonnes conditions pour tout le monde, il faut des capitaux. Cependant la majeure partie des agriculteurs en sont privés, et pour se les procurer, ils n'ont qu'une ressource: l'*emprunt*. Mais l'emprunt, pour être efficace, ne doit être fait que selon l'équité; c'est-à-dire qu'il doit être avantageux, dans une égale mesure, au prêteur et à l'emprunteur. M. Jonesco prouve très bien que, si on emprunte, il faut rembourser; et il est toujours facile de rembourser si l'emprunt repose sur des bases convenables et surtout s'il est bien employé. Il faut dire aussi que, dans sa thèse, M. Jonesco, n'a en vue que la production de la Thessalie, et il émet des idées particulières à ce pays que nos lecteurs, nous en sommes convaincus, trouveront intéressantes sous plus d'un rapport, et particulièrement lorsqu'il fait intervenir dans la question et avec tant de justice, le nom du Grand-Vézir Réchid pacha. Voici comment il s'exprime:

LA DETTE.

La production de la richesse est une vaste opération de crédit en deux périodes: placement des ressources et amortissement dans la seconde. Que ce soit le propriétaire et le fermier ou le métayer, que ce soit le manufacturier et le commerçant qui avancent des fonds à une entreprise industrielle, ils arrivent toujours en dernière analyse à ce qu'on exprime par: prêter les capitaux, rembourser les capitaux. En dehors de ces deux termes, il n'y a ni production ni création de richesse. C'est ce qui nous engage à considérer la dette comme le plus grand et le plus important problème de la production. Les capitalistes ouvrent des crédits, c'est-à-dire endettent tous ceux qui n'ont pas de fonds, à la même manière qu'un entrepreneur avance les siens à une exploitation quelconque. Nous disons de la même manière, car dans toutes les branches de la production de la richesse, l'avance ne se fait que sous la garantie de rentrer dans les fonds. Celui qui ne peut pas payer, ne peut pas s'endetter; car personne ne lui prête. On n'ouvre un crédit qu'à ceux qui peuvent prouver et dans la mesure de la faculté qu'ils ont de rembourser tout ce qu'on leur a prêté. Avant de réaliser un emprunt, avant de contracter une dette, il faut donner la garantie de pouvoir la restituer. Les propriétaires de biens-fonds sont ceux qui offrent la garantie la plus solide et qui peuvent, par conséquent, obtenir le crédit le plus étendu, contracter la dette la plus grande, tandis que l'homme qui ne possède rien, ne peut offrir aucune garantie; et, par conséquent, il ne peut pas emprunter: il est donc privé des fonds nécessaires pour utiliser son temps, son travail et ses connaissances.

Ouvrir un crédit purement personnel qui ne peut offrir aucune garantie sur des choses réelles, c'est le but vers lequel tendent tous les travaux des hommes qui s'occupent de l'amélioration des sociétés; c'est l'idée autour de laquelle se sont ralliés toutes les souffrances des Européens contemporains; c'est le besoin des temps modernes qui se fait sentir d'une manière urgente partout où les hommes ont été à même de voir et d'apprécier les conséquences de l'organisation du crédit pour tous ceux qui peuvent donner des garanties réelles.

Le crédit réel et le crédit personnel sont les deux moyens de s'endetter. Le premier concerne les propriétaires qui peuvent se procurer des capitaux ayant des garanties à donner, et le second concerne les métayers qui, n'ayant aucune garantie réelle, obtiennent des propriétaires un crédit personnel.

Le propriétaire associé avec le métayer fait à celui-ci l'avance du sol et des valeurs capitales répandues sur les biens-fonds et partage les produits. Mais le capital nécessaire pour l'achat des animaux de travail, des bêtes de rente, du mobilier, des ustensiles pour les animaux, des provisions de menus pour payer les réparations des instruments à payer la dette et qui ont devancé certains états de l'Europe en ne servant, à l'heure qu'il est, pas même les intérêts de la dette. Les métayers les plus endettés arrivent à une certaine aisance et ne travaillent plus; après avoir consommé le capital, ils ont trouvé le moyen de s'assurer l'existence quotidienne, de rapporter le moins de revenu possible au propriétaire et de se faire passer pour pauvres, pour *fouceaux*, comme ils disent, ils se mettent dans la position de ne jamais payer. C'est en quelque sorte une espèce de banqueroute permanente. A côté de ce triste fait, il est consolant de trouver dans le même pays des métayers dont l'esprit contrairement aux usages ne croient pas qu'il existe de devoir plus sacré que celui de restituer le capital, de payer la dette qui les a rendus heureux. Lorsqu'un tchiflik est dans un état prospère et lorsque les métayers rapportent les plus grands revenus, on trouve toujours chez eux le désir de s'acquitter de la dette, et dans ceux qui l'ont acquittée, la crainte de ne plus tomber dans la dette; car il est reconnu que l'homme commence à s'enrichir lorsqu'il paie ses dettes; et puisqu'il est reconnu aussi que plus un métayer est riche, plus il rapporte, la tendance est grand, plus la production se développe et enrichit. Les revenus des propriétaires sont proportionnels à la dette des métayers; plus la dette est grande, plus les revenus du domaine sont grands.

Où ne prête en Europe que sous la garantie des choses réelles, tandis qu'on prête en Thessalie à la personne. En Thessalie, comme dans toute la Turquie, la plume volante de l'homme à travailler se métamorphose en capital. La terre est étendue, bonne et vierge, et la dette permet au métayer d'en extraire les trésors qu'y sont enfouis: la terre en abondance et la facilité à pouvoir lui avancer le capital nécessaire, donnent pour dernier résultat que en Thessalie l'homme qui a plusieurs enfans n'est pas malheureux; au contraire plus il a d'enfans, plus il est riche, plus il est heureux. On honore les femmes pour augmenter les membres de la famille où elles n'apportent d'autre dot que leur travail; l'homme, ainsi relevé dans sa dignité par son travail, emprunte au propriétaire ce qui lui manque. Les propriétaires jouent en Thessalie le même rôle que jouent les banques d'Amérique; ils avancent leurs capitaux sur l'honneur du travailleur, de la même manière que les banques prêtent les leurs. Le crédit public avec des banques dans des pays prêtées à la production qui l'élève dans les plus hautes régions de la prospérité. L'organisation donc du crédit agricole ou de la dette peut seule faire faire à la civilisation des pas de géant. Tous les élémens existent pour cela en Thessalie, où les propriétaires avancent des capitaux aux métayers, et il est de leur intérêt de les avancer autant qu'il est de l'intérêt des métayers de les accepter. La dette se contracte; c'est le remboursement qui doit lui venir en aide pour donner à la production un élan vers une prospérité inouïe.

Nous connaissons déjà avec de vertus, assez de moralité chez l'homme des chemins pour nous créer avec le poète: trop heureux le laboureur, s'il connaissait son bonheur. L'homme qui s'adonne à l'agriculture est heureux; la vertu lui vient par le travail et la sobriété. Dans la vie des champs, on trouve le calme qui porte au recueillement, on trouve la force et le vinéc. La fortune et la santé sont le capital qui garantissent le remboursement de la dette. Heureux le métayer qui s'endette; trop heureux s'il sait la rembourser. Les métayers de la Thessalie appartiennent tous à la nation grecque. Ils ont des statures athlétiques plutôt que colossales, des poitrines larges, des traits bien exprimés; le froid et le chaud, le vent et les intempéries des saisons, la fatigue même passent inaperçus. L'accord qui existe entre les époux, les expressions simples et bienveillantes du mari, son tout tendre et affectueux, la soumission des enfans, l'air d'importance du jeune adolescent qui est fier d'imiter son père, de travailler avec lui, de retourner le soir et de partager un repas frugal, voilà le ménage en Thessalie. La prière est reciter et les paupières s'appesantissent. Le sommeil est doux après une journée si bien employée. Le jour qui revient est plein de vie et de gaîté. L'homme, dans ce cas, est digne qu'on lui prête sur la garantie de sa personne; il avance à la production son travail qui est la source de son bien-être, augmenté par les services du capital circulatif qui lui est fourni par le propriétaire.

Dans le pays, le capital, c'est l'argent. Celui qui a de l'argent est riche, il est capitaliste, mais le travailleur, quoique privé de l'argent, n'est pas sans capital; sa richesse à lui, c'est sa force, c'est sa santé. Ce capital, il le prête à son tour, et il rapporte de 2 à 3 piastres par jour, de 600 à 800 piastres par an: il devient l'associé et le débiteur du propriétaire, qui le met ainsi à l'abri de la faim et de la misère.

En Thessalie, le métayer sent un besoin aussi intense pour emprunter que le propriétaire pour prêter; aussi, il est excessivement rare de trouver des métayers qui n'aient pas des dettes; il y en a même qui ne travaillent pas, et, à 1,000 piastres, le capital circulatif de la production constitue la dette des métayers, et si on fesait aujourd'hui une enquête sur ce capital, on arriverait à un résultat qui réduirait à rien le langage de personnes qui se permettent de parler des choses qu'elles ne connaissent pas, et de dire que les capitaux manquent en Turquie. Elles ne les voient pas: la somme de ces capitaux est énorme, elle atteint seulement en Thessalie à des centaines de millions de piastres engagés et continuellement en activité.

Contracter une dette, s'est s'engager à la payer au point de vue des échanges qui ont lieu entre les particuliers. Les propriétaires en Thessalie se sont substitués aux rentiers; ils veulent endetter les métayers pour se faire servir les intérêts. Aussi les métayers s'endettent-ils le plus qu'ils peuvent. S'endetter, c'est une bonne chose, car on fournit aux capitalistes le moyen de placer les économies et les capitaux improductifs qui, de la sorte, deviennent actifs. Mais il faut payer les intérêts et rembourser le capital. Il y a cependant grand nombre de métayers qui ne peuvent nullement payer la dette et qui ont devancé certains états de l'Europe en ne servant, à l'heure qu'il est, pas même les intérêts de la dette. Les métayers les plus endettés arrivent à une certaine aisance et ne travaillent plus; après avoir consommé le capital, ils ont trouvé le moyen de s'assurer l'existence quotidienne, de rapporter le moins de revenu possible au propriétaire et de se faire passer pour pauvres, pour *fouceaux*, comme ils disent, ils se mettent dans la position de ne jamais payer. C'est en quelque sorte une espèce de banqueroute permanente. A côté de ce triste fait, il est consolant de trouver dans le même pays des métayers dont l'esprit contrairement aux usages ne croient pas qu'il existe de devoir plus sacré que celui de restituer le capital, de payer la dette qui les a rendus heureux. Lorsqu'un tchiflik est dans un état prospère et lorsque les métayers rapportent les plus grands revenus, on trouve toujours chez eux le désir de s'acquitter de la dette, et dans ceux qui l'ont acquittée, la crainte de ne plus tomber dans la dette; car il est reconnu que l'homme commence à s'enrichir lorsqu'il paie ses dettes; et puisqu'il est reconnu aussi que plus un métayer est riche, plus il rapporte, la tendance de tous les propriétaires doit être d'endetter les métayers en donnant des capitaux dont la production a besoin; plus ils en même temps ils le font payer la dette pour ne pas appauvrir les métayers par le service des intérêts.

L'ère nouvelle de la prospérité de la Thessalie est dans la mise en pratique de ce principe. La production ancienne a pour principe d'endetter le métayer et de ne pas le faire rembourser; la production nouvelle a pour principe de l'endetter, mais de le mettre en état de payer la dette. A la tête de cette nouvelle époque de richesse et de prospérité se trouve le grand vézir Réchid pacha, qui vient de prendre l'initiative dans ses propriétés, en Thessalie, en donnant à tous les propriétaires l'exemple le plus sensé et le plus généreux qu'un homme puisse donner.

On apprécierà mieux la tendance de cet homme d'Etat par les principes économiques qui dirigent l'administration de sa fortune privée. Réchid pacha étudie sur ses domaines toutes que réclame l'agriculture pour qu'elle puisse accroître la richesse et la puissance de l'Empire.

D'après l'ancien système, généralement suivi dans la production agricole de la Thessalie, les propriétaires tendent à endetter le plus qu'ils peuvent leurs métayers. Les propriétaires disent avoir des rayas lorsque les métayers leur doivent de l'argent, c'est-à-dire quand ces derniers sont endettés et payent les intérêts. Le capital circulatif, ainsi avancé, rapporte un intérêt qui est supérieur à la rente du capital foncier. Pour avoir une rente, le propriétaire s'associe avec le métayer, et pour avoir un intérêt, il l'endette. Le métayer ne peut donner en payement de la rente et de l'intérêt que ce qu'il produit. Or, lui ne peut puis de l'argent; il produit du blé et du maïs. Après avoir servi la rente en partageant les produits obtenus avec le propriétaire, il doit payer les intérêts de la dette, et il les paye avec les produits qui lui restent. En comptant les intérêts à 20 o/o, il est mathématiquement impossible d'avoir de quoi payer tous les intérêts, à plus forte raison de penser au remboursement de la dette. Le métayer, ainsi constitué débiteur, est à la disposition du propriétaire qui, ne pouvant retirer tout ce qu'il lui a prêté, en retire le plus qu'il peut, le laissant au métayer que juste ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim; c'est de cette manière que le métayer est exploité au grand détriment tout d'abord du propriétaire; car l'intérêt du capital absorbe tout ce que le métayer peut produire. Il ne lui reste rien, si ce n'est la qualité de raya du propriétaire.

Dans le nouveau système, le métayer n'est raya que de l'Etat; il est associé et débiteur du propriétaire, qui, loin d'endetter le métayer dans le but de perpétuer la dette, l'endette dans le but de fournir à la nature des moyens de développement et l'admettre de manière à ce que la dette ait la plus courte durée, à ce qu'elle soit remboursée le plus tôt possible. Réchid pacha, guidé par le principe qui établit le crédit public et privé, que toute avance doit être remboursée, que toute dette doit être payée, appela un jour, il y a de cela quatre ans, les représentants de ses métayers et leur fit savoir qu'il renonçait aux intérêts du capital circulatif qu'il leur avait avancé, dans le but de les mettre en état de pouvoir s'acquitter de la dette et de rendre leur position plus égale en aucune manière. Ce fait fut remarqué par tous les métayers et les propriétaires de la Thessalie; les conséquences en furent tellement évidentes, qu'il est impossible de ne pas voir dès aujourd'hui le changement de l'agriculture à en juger par les résultats obtenus. Grand nombre de propriétaires, qui étaient les plus acharnés opposans de ce système, ont été forcés d'en devenir les partisans les plus enthousiastes; nous avons même après d'un des plus grands et des plus riches propriétaires de la Thessalie qu'il a abandonné, à l'exemple de Réchid pacha, non seulement les intérêts de la dette, mais aussi une partie de la dette, et, en outre, le moitié, et à plusieurs les deux tiers du capital même. C'est Réchid éfendi, homme de calcul s'il en fut, connu dans le pays par sa manière modeste de vivre et qui trouve son compte à agir ainsi.

Pour bien apprécier cette mesure financière, prenons un exemple. Le métayer reçoit 1000 piastres pour acheter une paire de bœufs, une vache, un cheval, dont il a besoin pour cultiver le sol, contracte une dette. D'après le système d'endetter le métayer, on le laisse 4 ou 5 ans sans rien lui demander. Pendant ce temps, les intérêts ajoutés au capital élèvent la somme de la dette à 5000 piastres. A partir de cette époque, on peut demander le payement annuel de l'intérêt de la dette. Ce payement à 20 o/o forme la somme annuelle de 1000 piastres et le métayer peut continuer à payer pendant toute sa vie les 1000 piastres d'intérêt sans jamais pouvoir arriver à rembourser la dette primitive de 1000 P. Mais comme d'après ce que nous avons dit dans le compte de la production, il ne reste au métayer que des denrées, après le partage, que pour une somme de 900 piastres, il lui est impossible de payer même la moitié des intérêts; l'autre moitié s'accumule au capital, et petit à petit, il devient tel que le métayer atteint la somme de 15,000, de 20,000 et de 25,000 piastres: somme qui décourage le producteur en le mettant dans l'impossibilité de pouvoir jamais la payer et qui le réduit à la désolante nécessité de restreindre même la culture et de finir par mourir, laissant à ses enfans les orphelins sous le joug de cet asservissement. Le système donc de ne pas rembourser la dette, mais de faire servir les intérêts, agit de la manière la plus nuisible contre les progrès de l'agriculture, contre le crédit public, et démoralise et appauvrit en même temps le propriétaire.

Il est curieux de connaître les observations qui m'ont été faites par un propriétaire, à l'appui de cet ancien système: il me disait que Réchid pacha a très-mal fait de s'écarter de la coutume du pays, car il est arrivé à posséder un capital d'un demi million en dettes sur ses métayers; s'il avait suivi notre système, il devrait avoir maintenant un million de dette sur eux; et un million de dette, ajouta-t-il, rapporte 200,000 piastres d'intérêt: c'est-à-dire plus que la rente que lui donne le tiers des produits de 400 métayers qui cultivent ses domaines. N'est-ce pas là un beau revenu? Nous avançons à la culture des métayers 1,500 piastres, et ils ne nous restituent que 500 piastres. C'est avec notre système d'endetter les métayers que nous pouvons réduire cette perte d'un tiers et de la moitié. En tout cas, nous sommes en perte, et nous renoncions à nos dettes, nos pertes seraient encore plus grandes. Dans ces systèmes, le métayer, il est vrai, est pauvre; aussitôt qu'il tend à s'enrichir, il doit payer les intérêts de la dette; s'il a de quoi les payer, il faut qu'il rembourse la dette, ce qui fait que sur 100 métayers à peine, il y en a 10 qui arrivent à se libérer complètement. En étudiant ces 10, on les trouve plus riches, cultivant une plus grande étendue de terre et produisant une masse de denrées qui, partagées, permettent aux propriétaires de rentrer dans ses avances. Dans le surplus de cette production, nous trouvons l'accroissement des revenus du trésor impérial et la rentrée du propriétaire dans ses avances; c'est pourquoi nous soutenons le nouveau système de Réchid pacha. Autant le nouveau système est utile aux métayers, au propriétaire et à l'Etat, autant l'ancien est nuisible. Par exemple, dans le village de Lasphori, les métayers étaient pauvres, il y a 10 ans; ils ont emprunté, et ont travaillé avec le capital circulatif qui leur avait été avancé, et suivant la voie que leur propriétaire leur a tracée, ils ont remboursé peu à peu le capital, et ils sont arrivés à être riches; leurs femmes ont aujourd'hui des objets de luxe, et ils rapportent aux propriétaires presque 1,500 piastres par an, tandis que partout, dans le pays, les métayers endettés ne rapportent que 500 piastres. Et le capital qui a produit ce résultat était rentré, peut être avancé de nouveau pour créer une nouvelle augmentation de richesses. Le remboursement de la dette, tel doit être le principe qui guidera la production de la Thessalie dans la voie de progrès qui lui a été tracée par Réchid pacha, et qui a été sanctionné par une expérience si éclatante. Réchid éfendi, me disait que, dans cette direction, la production donne des bénéfices non seulement lorsqu'on abandonne les intérêts de la dette, mais même lorsqu'on ne cède le tiers, le quart, le cinquième de la dette totale; car, avec ce qu'on obtient, on est à même de faire de nouvelles avances et d'augmenter le nombre de métayers, et, par conséquent, les revenus du domaine dans une proportion tellement grande, qu'il s'étonnait comment les propriétaires restent encore attachés à l'ancienne routine préjudiciable pour tout le monde, pour les particuliers comme pour l'Etat, et qui, en dernière analyse, ne donne que de mesquins bénéfices, tout en rendant le propriétaire coupable d'injustice et d'égoïsme envers son associé le métayer.

La système donc permet aux propriétaires retirer les intérêts consistés, après le partage des produits, à en mettre de côté une certaine quantité, valeur en compte des intérêts qui est réglée après la vente. Nous croyons que ce système peut être réglé de la manière la plus avant-gageuse pour l'agriculture, pour la dette, tout en lui laissant la faculté de se libérer par tout autre moyen que le métayer croira le plus utile. Car il ne faut, en aucune manière, gêner le producteur. Ici gêne du cultivateur frappe le propriétaire et l'Etat en même temps que le métayer lui-même. Et comme le revenu des propriétaires dépend des revenus du métayer, il est à désirer que tous suivent sans aucun retard l'exemple de générosité que Réchid pacha vient de donner à la production de la richesse en Thessalie.

L'Etat a un intérêt bien plus grand que le propriétaire à pouvoir se rembourser de la dette; car, parce que (nous le démontrerons bientôt avec des chiffres que nous avons recueillis sur les lieux mêmes) tandis que le propriétaire obtient 250,000 piastres de rente des 500 métayers endettés, l'Etat en obtient 300,000 en kharadj, vergui, dîmes et monopoles. Le terme de la production, établi par le nouveau système de Réchid pacha à Lasphori, élève la rente à 1,500 piastres au lieu de 500, et par conséquent, l'Etat arrive au même résultat, c'est-à-dire, à prélever sur les 500 métayers non endettés dont nous parlions, 900,000 piastres au lieu de 300,000 des métayers endettés.

D'après ce système, le produit de l'application d'un bon principe économique dans quelques tchiflik, on peut apprécier le résultat général qu'obtiendra la production de la Thessalie lorsqu'il s'introduira dans tous les tchiflik de ce pays. Les revenus des métayers, des propriétaires et de l'Etat seront dans augmentés par le remboursement de la dette. Une fois l'impulsion donnée dans la voie du progrès, les producteurs sentiront le besoin d'avoir recours à la science qui apprend à économiser le temps, à diminuer les frais et à augmenter encore dans une proportion plus grande la quantité et la qualité des denrées, et, par conséquent, les revenus des producteurs. A cet effet, il faut que les métayers s'endettent de nouveau, et se procurent le capital intellectuel. C'est une dette bien plus importante que la dette pécuniaire, à en juger par la comparaison des résultats obtenus par un cultivateur ignorant et par un autre éclairé. Dans la région de l'agriculture éclairée, l'espace à parcourir est immense si on se borne seulement à ce qui a été sanctionné jusqu'aujourd'hui par l'expérience et la pratique des pays les plus avancés. Les nouvelles avances de capital circulatif, et, par conséquent le besoin de s'endetter, acquièrent une intensité d'autant plus grande que les progrès à réaliser atteignent des proportions gigantesques dans la Grande-Bretagne.

L'excursion agricole faite dans une ferme de Lancastre appartenant à M. W.... par MM. Blanqui et Michel Chevalier, deux célèbres professeurs économistes de France, nous fait apprécier les perfections en agriculture. « C'est dans cette ferme » dirigée par un des cultivateurs les plus distingués » de l'Angleterre, dit M. Blanqui dans sa lettre » à la *Presse* du 3 juin, que nous cultivateurs pouvez » voir voir la différence qui existe entre leur » immobilité sédentaire et l'application des pro- » grès de l'industrie à l'agriculture. J'avais été » très frappé, en parcourant les galeries de l'Ex- » position universelle, de la variété singulière » des instruments d'agriculture anglais, dont la » plupart sont inconnus, même de nom en France. » Nous nous étions fait expliquer souvent, mon » ami et moi, à quels usages pouvaient servir, » par exemple, de jolies petites machines à va- » peur de la force de cinq ou six chevaux: » nous le savons maintenant. Nous avons vu, tout » le long de notre route, plusieurs de ces machi- » nes dans les bassés-cours des villages. Elles ser- » vent à dépiquer le blé, à hâcher le blé pour » les bestiaux; ou, en les emploie à labourer, en les » établissant à poste fixe sur divers points des » champs, d'où elles font mouvoir les charrues. » M. W.... ne désespère pas de les appliquer à » une foule d'usages nouveaux, et il a eu l'obli- » geance de faire fonctionner devant nous deux » modèles de marchines destinées à sarcler et à bê- » cher à la vapeur. Cette dernière est vraiment » ingénieuse, et il est impossible d'imiter avec » plus d'exactitude le mouvement des bras de » l'homme. Avant peu, disait M. W...., toute » l'Angleterre sera bêchée et pioche au rateau » comme mon jardin. M. W.... nous a conduits, » à travers champs, dans toutes ses cultures. In- » viter, Monsieur, les agriculteurs de vos amis à » faire ce voyage. Il verront ce que c'est que » l'agriculture ici, quel art admirable, métho- » dique, raisonné, plein de chance; comment la » terre se maintient exempte *d'excès de humidité* » *et d'excès de sécheresse par le drainage*, comment » les engrais pulvérulents, tels que le guano, sont » déposés par une machine autour de cha- » que grain de blé qui descend dans la terre au » moyen du semoir; comment le fourrage est » pressé pour éviter la fermentation; comment » on mêle la paille et le foin; comment on em- » ploie les os, pour employer le phosphate de chaux » qu'ils contiennent, sur d'immenses surfaces; tous » les carrés de culture spéciale sont environnés » de leur clôture; partout de petites barrières en » fer et en bois, ferment bien à l'aide de loquets » ingénieux et économiques, des mangeoires à » deux fins, des râteliers, des étables, des écuries, » des laiteries d'une propreté admirable; les car- » reaux des vitres lavés tous les jours. *On daigne* » *visiter*, ajoute, Monsieur, on sait trouver le profit » et le bonheur sur la terre, et, si quelques-uns le » sont pas injustes. Un autre trait des mœurs an- » glaises, c'est que la plupart des hommes qui » s'occupent de culture, sont généralement ins- » truits et éclairés sur toutes les matières écono- » miques. »

Nous conclons de ce que nous venons de citer qu'en connaissant le but vers lequel nous devons tendre, nous connaissons aussi les moyens d'y arriver, que nous résumons en deux mots: s'endetter et rembourser; c'est-à-dire avancer à la production le capital intellectuel et le capital pecuniaire, ce qu'il n'est qu'avec cela que nous tirerons parti de l'étendue et de la fertilité des terres de l'empire.

Lorsque les métayers contracteront des dettes et lorsque des mesures seront prises pour le remboursement des dettes, la production aura tous les bonheurs dans ses mains à sa disposition, et n'aura à s'opiner qu'après les progrès de l'agriculture raisonnée. Le capital intellectuel n'est pas moins important que le capital pécuniaire dans la production de la richesse. Ce dernier existe et ne demande qu'à être organisé. Le métayer le trouvera chez le propriétaire qui le lui avancera sans garantie réelle, et le propriétaire le trouvera chez le métayer sans garantie de son bien-fonds. Aussi la question de la dette n'est autre chose qu'une question de crédit public; nous continuerons à l'étudier sous un autre aspect; c'est ce qui nous obligera à parler dans les prochains articles des capitaux de la Thessalie, des moyens de se les procurer, du taux auquel se font les emprunts, des garanties, de la durée des emprunts, des intermédiaires par lesquels ils sont transmis, et enfin du mode de remboursement et de l'amortissement. En parlant aujourd'hui de la dette, nous avons touché à toutes ces questions, et nous devons y revenir pour les développer de manière à pouvoir les simplifier et les rendre applicables à la circulation de la Thessalie.

J. Jonesco.

---

L'office suivant a été adressé par le prince Stirbey à Ahmed-Véfik éfendi à l'occasion du départ de ce dernier de Bucarest. Cette pièce est le plus bel éloge de la conduite de ce commissaire impérial dans les principautés.

Bucarest, le 23 mai (4 juin) 1851.

Excellence,

Pénétré de l'importance de la mission qui vous a été confiée par la haute sollicitude de Sa Majesté Impériale le Sultan, l'auguste souverain de la Valachie, vous avez déployé dans son accomplissement un zèle persévérant et au dessus de tout éloge.

Investi du caractère de commissaire impérial, vous m'avez prêté un concours actif et éclairé toutes les fois qu'il s'est agi de faciliter la tâche qui m'est confiée.

Aux titres, Votre Excellence s'est acquis des droits réels à la reconnaissance et à l'estime publiques.

Au moment où Elle se dispose à retourner à Constantinople, je suis heureux d'être auprès d'Elle l'interpréte des sentiments de mes compatriotes qui ont justement apprécié ses rares qualités, et qui garderont toujours le souvenir.

Le conseil administratif extraordinaire, et tout le corps des boyards, en se présentant aujourd'hui à Votre Excellence, lui confirmeront, d'après un vœu général, l'expression de ces sentimens.

Agréez, Excellence, à cette occasion, l'assurance réitérée de ma haute considération.

B. Stirbey.

---

Memorandum *adressé à tous les chefs de mission.*

A Salonique et dans ses environs, il est un